

VII. LES VÉRITABLES SERVITEURS DE DIEU

Sur ceux qui servent Dieu : qui sont-ils, comment sont-ils, d'où viennent-ils. Qui ost le pénitent et quelle est son activité, qui poursuit la vie ascétique et quelle est son activité, qui sert Dieu et quelle est son oeuvre. Et que, si nous n'acquérons pas les vertus, le seul affranchissement des passions ne nous servira de rien.

S'il est vrai que du seul fait du divin baptême nous nous estimons nous-mêmes chrétiens et fidèles, sans les oeuvres, en vertu de notre foi en la Trinité consubstantielle et indivisible et en l'Un de la Trinité, Jésus Christ notre Seigneur et Dieu, que nous nous intitule et nous nommons selon la coutume tout simplement serviteurs de Dieu, que, dans les lettres échangées, nous nous attribuons nous-mêmes ce titre inscrit au début, peut-être ne savons-nous pas au juste ce qu'est le service de Dieu et qui mérite d'être et de s'entendre appeler serviteur de Dieu. Voilà pourquoi je suis poussé par le Verbe à prendre la parole et pressé de parler sur ceux qui servent Dieu, de dire qui ils sont, comment ils sont, d'où ils viennent et quelles sont parmi leurs oeuvres celles qu'ils produisent pour le Seigneur; de la sorte chacun pourra se connaître soi-même d'après ses propres actions et il saura qui il soigne et qui il sert par ses propres entreprises, ou qui auparavant il a soigné et qui il a servi, car je ne veux pas que l'on s'imagine, alors qu'on se fait du bien à soi-même, que c'est Dieu, et non soi-même, que l'on sert. Mais nous n'avons rien à dire ici de ceux qui vivent dans le monde et qui portent le joug de la vie présente, puisque saint Paul s'écrie en propres termes : «Celui qui n'est pas marié a souci des choses du Seigneur, de la manière dont il plaira au Seigneur, mais celui qui est marié a souci des choses de ce monde, de la manière dont il plaira à sa femme» et au monde. C'est de ceux qui ont renoncé au monde et aux choses du monde que nous traiterons uniquement ici.

Ceux qui viennent juste d'entrer dans l'arène de la pénitence par une libre décision de leur propre volonté et qui s'exercent selon leurs forces à l'ascèse du corps, je veux dire : les novices et même ceux qui ont vieilli dans cette ascèse, s'imaginent servir Dieu et comptent sur leurs oeuvres pour être justifiés. Faute de prêter attention à la lumière des divines Écritures, certains d'entre eux, qui marchent constamment hors de cette lumière et sont retenus dans les ténèbres de leurs mauvaises pensées, ne savent pas qu'il y a une grande différence entre ceux qui font pénitence, luttent pour s'exercer à la vertu et ceux qui servent vraiment le Maître, le Christ. En effet, les pénitents, qui ont à se repentir de leurs mauvaises actions, demandent à recevoir le pardon de leurs fautes : tels étaient le publicain, la courtisane, Pierre lui-même lorsque, après son accès de peur et son triple reniement, il pleura amèrement, et tout autre qui, à l'exemple du prodigue de l'Evangile, a dilapidé l'héritage paternel en compagnie des courtisanes et des publicains; ceux-là, en effet, et leurs pareils ne sont nullement dits servir le Christ, ils sont des ennemis et des rebelles qui se réconcilient avec lui par la pénitence et la confession. Quant à ceux qui abordent l'ascèse et qui se mettent tout juste à lutter avec courage pour pratiquer la vertu, ce sont les passions qu'ils s'empressent de vaincre, après leur pénitence, c'est-à-dire après qu'ils l'ont faite avec zèle et ferveur en expiation de leurs péchés antérieurs; non contents de cela, c'est pour posséder solidement les vertus à la place des passions qu'ils mènent la lutte.

Pour son compte, celui qui est tout juste pénitent, s'afflige, pleure, jeûne, veille, couche à terre, fait les corvées et supporte toutes les épreuves; ne pensant toujours de soi que du mal et estimant qu'il mérite de plus grands châtiments, il supporte sans broncher tout ce qui lui arrive, afin d'obtenir par une telle patience que les griefs contre lui soient abandonnés. Quant à l'ascète qui se met tout juste à lutter pour de bon, il n'a plus en vue précisément l'expiation de ses fautes, mais la guerre contre les passions, quand il s'applique à observer les mêmes pratiques et de bien plus nombreuses encore. Toute épreuve qui lui arrive, il l'accueille avec joie, et s'il ne lui en arrive point, il s'en inflige en lui-même. Toute pratique qu'il entendra dire avoir été observée par les saints d'autrefois ou qu'il verra observée par ses compagnons, il s'empresse de la faire sienne à son tour selon ses forces, afin que, devant la variété des vertus et des pratiques ascétiques, la multitude et la variété des passions, grâce auxquelles les démons ont barre sur nous, s'effacent et disparaissent complètement de son âme; de toute la force de son âme, à leur place, il thésaurise en lui les vertus. S'il n'obtient pas ce résultat et que le combat n'ait pas cette bonne issue pour lui, il ne tirera aucun profit du seul fait de l'éloignement des passions; car ce n'est pas celui qui s'abstient de gains abusifs, mais le miséricordieux, qui est loué; ce n'est pas celui qui a gardé intact le talent reçu, mais celui qui t'a doublé, qui a été sauvé; ce n'est pas celui qui s'est écarté du mal, mais celui qui a fait le bien, qui est félicité; ce n'est pas celui qui n'a pas fait alliance avec les ennemis de l'empereur, mais celui qui s'arme et lutte contre eux pour le

défendre, qui fait preuve d'amour. Le Christ, notre Maître, nous en donne le témoignage en proclamant expressément : «Qui n'est pas avec moi, est contre moi; et qui n'amasse pas avec moi, dissipe.» Il veut montrer par là que celui qui ne garde pas ses commandements par tous les moyens et avec tout son zèle et qui n'acquiert pas sans cesse les vertus par la pratique des commandements et qui ne progresse pas grâce à elles, mais qui fait simplement mine de s'abstenir du mal, sans grand effort pour obtenir en échange le bien, ayant cessé en quelque sorte d'amasser les vertus par suite de sa négligence envers les commandements, eh bien ! celui-là ne peut même garder ce qu'il croit avoir; par son oisiveté il perd même cela et c'est ce que montre la parole : «Celui qui n'amasse pas, dissipe.» Pour les choses matérielles il ne peut en être ainsi; là, en effet, celui qui n'amasse pas et reste inactif, n'est pas pour autant comme celui qui dissipe; mais dans le domaine spirituel le cas est différent : la divine Écriture tient pour pécheur celui qui ne fait pas le bien et elle le déclare condamné. «Celui qui sait faire le bien, et ne le fait pas, commet un péché» et encore : «Maudit soit quiconque accomplit les oeuvres du Seigneur avec négligence.» Cela suffira bien, à moi le premier, lâche et négligent, pour être condamné. Or si celui qui accomplit avec négligence les commandements de Dieu est maudit, il combien plus forte raison celui qui ne fait qu'une partie de ce qu'il peut faire, ou qui ne fait rien, sera-t-il condamné plus gravement. Et cela, tu le trouveras mis également en pratique par les lois civiles et dans les affaires de la vie courante. Le serviteur qui voit la maison de son maître fouillée par des gens et son bien pillé, et qui n'a pas aidé les voleurs, qui ne les a pas gênés non plus et qui n'a pas crié, mais les a laissés fuir subrepticement avec tout ce qu'ils ont pris, au même titre qu'eux ce serviteur est estimé par son maître comme son ennemi et comme un voleur. Mais quoi ! est-ce que vous tous, vous n'avez pas porté le même jugement, contre le mauvais serviteur ?

Il en sera de même assurément pour moi aussi le premier, misérable et vil – car je n'ose dire : pour vous tous également –, si nous nous abstenons d'œuvres et de pratiques mauvaises, mais que nous ne mettions pas toute notre force à les remplacer par des vertus, jusqu'au point de devenir hommes parfaits et d'atteindre la mesure de la stature parfaite du Christ, comme Paul nous ordonne à tous de le faire. Cela est juste, car si nous ne parvenons pas à cet état, comment aurons-nous la force de servir le Seigneur ? Comment pourrions-nous entrer dans l'armée du Christ ? Comment serons-nous équipés spirituellement, entôlés dans les troupes du Dieu vivant, et apparaîtrons-nous redoutables aux ennemis ? En aucune façon ! Que nul n'aille donc s'imaginer qu'en pratiquant le jeûne ou les veilles, qu'en souffrant la faim ou la soif, en couchant à terre, et s'affligeant, en pleurant, en supportant les injures et les épreuves qui surviennent, il rend un service à Dieu ou que, par ces actes, il rapporte quelque chose à quelqu'un d'autre. C'est pour lui-même uniquement qu'il y a profit, et encore, s'il supporte et pratique tout cela dans l'humilité et la connaissance spirituelle; sinon, même lui n'y trouve aucun profit, car toute oeuvre, aussi grande qu'elle soit, qui n'est pas accomplie avec humilité et connaissance spirituelle, ne sert de rien à son auteur, Comment cela se fait-il, toutes les divines Écritures l'apprendront à qui veut bien. Pour nous, notre seule intention est de montrer que les pénitents aussi bien que les ascètes chevronnés, loin de rendre service au Seigneur, ne trouvent que leur propre avantage et ne font de bien qu'à eux-mêmes. Et si vous voulez bien, prenons des exemples pour rendre cette affirmation plus croyable et plus sûre.

Quels sont ceux que nous disons rendre service à l'empereur terrestre ? Ceux qui se confinent dans leur propre demeure, ou ceux qui le suivent partout ? Ceux qui passent leur vie dans leur propre domaine, ou ceux qui sont inscrits dans les rôles de l'armée ! Ceux qui restent couchés chez eux dans les délices et l'abondance, ou ceux qui vont bravement au combat, reçoivent des coups autant qu'ils en donnent, suppriment nombre d'adversaires, délivrent leurs compagnons captifs et couvrent l'ennemi de honte ? Les fondeurs d'or, les batteurs de cuivre, les peigneurs de lin, qui travaillent sans arrêt et ne peuvent qu'à peine se procurer le nécessaire pour eux et leur famille, ou bien les stratèges, les chiliarques et les autres officiers ainsi que les troupes qu'ils commandent ? N'est-il pas évident que ce sont les seconds qui rendent service à l'empereur terrestre plutôt que les premiers ? En effet un forgeron, tout comme un fondeur d'or ou un charpentier, qui exécutent un travail pour l'empereur, reçoivent de ses agents le salaire convenu, puis, comme des étrangers quelconques et indifférents, s'en reviennent chez eux sans avoir vu l'empereur ni avoir de lui la moindre connaissance qui fait l'amitié; les stratèges et les officiers, au contraire, sont tous des connaissances et des serviteurs, certains même des amis de l'empereur et, par leur intermédiaire, la foule qui est sous les ordres de chacun. Il en va de même dis-toi bien cela, avec le roi du ciel et ceux qui le servent. Ses serviteurs, puisque nous avons été créés et produits par lui, c'est nous tous : croyants et incroyants, serfs et libres, riches et pauvres, prêtres, évêques, rois et notables tous ensemble; cependant, ceux qui sont bien intentionnés gardent ses commandements de toute leur force et montrent par là à son égard la fermeté de leur

foi, sont appelés «bons» sont dits «fidèles», et ceux qui sont négligents et paresseux, tout en ayant la volonté de le servir, sont appelés «mauvais et indolents», et ceux qui parlent et agissent contrairement à ses ordres sont des adversaires et des ennemis, bien qu'en réalité leur faiblesse n'ait absolument aucune force contre lui.

Pour nous, qui avons entendu le Seigneur dire : «Celui qui veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive,» et l'Apôtre enseigner : «Fils, n'aimez pas le monde ni les choses du monde, car l'amour du monde est une inimitié à l'égard de Dieu,» et «celui qui aime le monde se constitue l'ennemi de Dieu,» nous avons en apparence tout abandonné et nous avons suivi notre Sauveur et Dieu; ou plutôt, abandonnant le monde comme un obstacle à la vertu, nous avons recherché la vie solitaire. C'est comme si nous avons quitté le territoire ennemi, ou nous vivions prisonniers après notre désertion volontaire, pour revenir dans le territoire de notre Maître et Roi, le Christ; nous avons revêtu seulement l'habit du peuple qui est sous son autorité, mais par cette tenue nous ne sommes pas devenus réellement ses soldats ni ses serviteurs, pas plus que ceux qui portent le même uniforme que les soldats ne sont pour autant soldats de l'empereur; après avoir revêtu l'habit monastique, nous pouvons dire désormais que nous sommes soumis à sa royauté, sans dire pour autant que nous sommes engagés dans son armée, car nos armes ne sont pas corporelles mais spirituelles. En effet, «nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les pouvoirs, les puissances, les esprits du mal qui sont dans les régions célestes.» Donc, lorsque nous avons revêtu les armes de lumière : bouclier, casque et autres que saint Paul a énumérées, et que nous avons pris en main le glaive acéré de l'Esprit, c'est alors que nous pouvons nous dire aussi engagés dans l'armée et que nous nous tenons prêts pour entrer dans le rang.

Pour le moment, nous qui avons revêtu l'habit monastique et sommes entrés dans l'arène de la pénitence et de l'ascèse, passons en revue, si vous voulez bien, ce que nous faisons. Nous pleurons ? Pourquoi ? Certainement c'est pour recevoir l'absolution de nos fautes et, de plus, pour être purifiés des souillures qui en découlent. Nous jeûnons ? Certainement c'est pour réprimer les mouvements de la chair et rendre notre cœur moins endurci. Nous veillons et psalmodions ? C'est pour ne point penser au mal et ne pas être détournés vers les distractions. Nous prions avec le corps ? C'est pour ne point donner occasion à l'ennemi de nous réduire en servitude avec notre intelligence et afin de parvenir à concevoir le bien et, intérieurement, à prier sans arrêt et continuellement avec l'esprit. Nous nous affligeons ? Certainement c'est afin de jouir par surcroît de la joie procurée par l'affliction. Nous portons des habits grossiers et en loques, nous couchons à terre et, pour la plupart, nous serrons le corps de chaînes ? Pourquoi ? C'est certainement pour réduire ce corps fringant et le charger, afin de ne pas le laisser, comme un poulain indompté, sans bride qui le retienne, de peur que, courant au précipice avec l'intelligence qui le monte, il ne se précipite dans un abîme de perdition et de feu éternel. Ce faisant, quel avantage rapportons-nous donc, pour leur compte, à ceux qui nous voient ? Absolument aucun. Et s'il n'y en a pas pour les spectateurs, encore bien moins pour celui qui nous a fait don de sagesse et de force pour nous sauver nous-mêmes.

Mais nous supportons sans rancune, avec reconnaissance, les injures et les épreuves qui surviennent ? Même en cela, de nouveau, c'est à nous-mêmes que nous faisons du bien, pas à un autre. Écoute le Seigneur nous le dire : «Si vous ne pardonnez pas aux autres leurs offenses, du fond du cœur, votre Père céleste ne vous pardonnera pas non plus vos offenses.» Voici ce qu'il en est; même si nous subissons des injures, des gifles, des coups de poing, des railleries, des crachats ou quoi que ce soit, si nous le supportons avec reconnaissance et que nous compatissons du fond de l'âme à ceux qui nous infligent ces traitements, c'est à notre propre avantage, puisque nous recevons ainsi le pardon de nos fautes envers Dieu; mais si nous gardons rancune et essayons de toutes manières de rendre coup pour coup, c'est à notre propre détriment, puisque nos péchés restent impardonnés par notre faute. Nous nous établissons en cellule, nous fuyons dans les montagnes, nous habitons dans des grottes et nous montons sur des colonnes ? Pourquoi ? C'est que nous sommes pressés certainement d'échapper à celui qui rôde comme un lion et qui rugit terriblement contre nous en cherchant qui dévorer. Par conséquent, si Dieu nous l'accorde – car, sans son aide, nous ne pourrions échapper aux dents de ce lion ni aux entraves variées, où que nous allions –, si nous sommes préservés de devenir une proie pour ce fauve redoutable, comment pourrions-nous dire que par de telles pratiques nous servons le Seigneur ? Cela ne me paraît pas bien raisonné, ni à vous non plus, je pense.

Comment, en effet, celui qui est poursuivi par quelqu'un et qui fuit lui-même de toutes ses forces (dira-t-il servir) celui qui l'a reçu dans sa propre maison et, se tenant devant la porte, l'a délivré de l'ennemi qui le poursuivait ? (Le fuyard) dirait-il précisément pour cela qu'il l'a servi ?

Pas du tout, c'est lui-même au contraire, pour le bienfait reçu et l'éloignement de son ennemi, qui doit rendre grâces continuellement à cet homme. Comment encore, dites-moi, les pauvres qui mendient et ne veulent pas travailler, soit à cause d'une infirmité, soit par paresse et fainéantise, seront-ils jugés comme servant ceux qui leur donnent aumône et assistance ? N'est-ce pas plutôt par les gens miséricordieux que les pauvres paraîtront assistés et servis gratuitement ? C'est donc ainsi que nous tous, pauvres et besogneux que nous sommes, du fait de nos infidélités passées, nous n'aurons jamais le droit de dire, dans la situation où nous sommes par rapport à Dieu qui a pitié de nous, que nous le servons; en effet, comme nous l'avons dit, les uns par suite de fautes passées, les autres par suite de mauvaise habitude, d'autres par paresse et fainéantise devant les commandements de Dieu, d'autres par mauvaise volonté, d'autres par influence des plaisirs, d'autres par ignorance et incrédulité envers les divines Écritures, d'autres par présomption et du fait qu'ils s'imaginent n'avoir besoin de rien d'autre pour sauver leur âme, tous, en un mot, nous sommes pauvres et nus. Et ce n'est pas tout : couverts de blessures, atteints de maladies diverses, couchés pitoyablement ou circulant avec peine dans nos propres cellules et dans nos monastères, comme en autant d'hôpitaux et d'hospices de vieillards, nous crions, nous nous lamentons, nous pleurons et nous en appelons à celui qui est le médecin des âmes et des corps – du moins pour autant que nous avons pris une conscience douloureuse des blessures et des affections, puisqu'il en est qui sont comme perdus d'esprit et ne savent même pas qu'ils ont une maladie ou qu'ils sont atteints d'une affection –; nous l'appelons afin qu'il vienne guérir notre cœur blessé et donner la santé à notre âme qui gît sous le grabat du péché et de la mort; car tous, nous avons péché, selon le mot du divin Apôtre, et nous avons besoin de sa miséricorde et de sa grâce.

Dans une situation telle que nous l'avons décrite à l'égard de celui qui a pitié de nous, s'apitoie sur nous, soigne notre âme, nous enseigne les moyens de salut et nous procure peu à peu la guérison de nos plaies et de nos maladies, oserons nous dire le moins du monde que nous le servons ! Non, certainement, pas plus que celui qui fut roué de coups par les brigands et laissé pour mort n'est dit avoir servi celui qui le prit sur sa propre monture, le conduisit à l'hôtellerie et versa sur ses plaies l'huile et le vin; on dit plutôt qu'il a été pris en pitié, soigné et rétabli dans sa première santé grâce à lui. Nous-mêmes, par conséquent, qui sommes défaillants, mutilés et blessés, négligeant les moyens de guérison et nous ingéniant de toutes les façons à ne rien faire, comme j'ai dit, comment oserons-nous dire ou concevoir que nous rendons service au Seigneur ? Ce n'est pas le sens. Quoi alors ? Nous quémandons, comme je viens de le dire; si nous avons le moindre sentiment de notre état, nous supplions qu'on nous guérisse de nos maladies. Mais lorsque la guérison sera venue et que nous aurons peu à peu éliminé la maladie depuis le sommet, comme un vêtement usé, déchiré et sali, pour revêtir la santé comme un manteau lumineux sur tout le corps, c'est-à-dire depuis le sommet de la tête jusqu'au bout des pieds, c'est alors que nous aussi, on rendant à d'autres le service de l'huile et du vin et en les soignant avec le reste des emplâtres et des remèdes, nous serons censés servir le Seigneur en personne qui a dit : «Tout ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.» Tandis que, si nous n'avons pas atteint d'abord cet état et que, malades encore, nous tentions de soigner les autres, le Maître nous adressera ces mots : «Médecin, guéris-toi toi-même.»

Tu as entendu que j'ai appelé manteau lumineux la santé de l'âme; ne va pas dans ton ignorance te moquer de l'expression, ni imaginer que nous parlons de la santé du corps; nous parlons de celle qui n'est pas corporelle, mais divine et intellectuelle, laquelle ne saurait provenir de remèdes et de plantes «ni d'oeuvres quelconques, afin que personne n'ait lieu de se vanter». En effet, que l'on place un os mort près d'un os et articulation contre articulation – applique cela, si tu veux, aux oeuvres et à l'acquisition de la vertu –, celui ne sert de rien en l'absence de celui qui a pouvoir de tisser au-dessus la chair et les nerfs; et même en admettant que l'on ait réussi, relié les articulations par les nerfs et recouvert ces ossements morts de chair et de peau pour constituer un corps achevé, cela encore ne servira de rien, si le corps demeure privé du souffle qui le vivifie et le meut, c'est-à-dire s'il est privé d'âme. Ainsi en est-il, crois-le bien, de l'âme morte; transporte ton intelligence à l'intérieur de ses membres et considère toutes les pratiques réunies, je veux dire : le jeûne et les veilles, le sommeil à terre et sur la dure, la pauvreté et la privation de bains avec tout ce qui s'ensuit, comme des ossements morts et (des parties) reliées entre elles, s'appelant l'une l'autre et dont la réunion constitue en quelque sorte le corps entier de l'âme. A quoi bon cela, si ce corps gît sans âme et sans souffle, faute d'avoir en lui l'Esprit saint ? Lui seul, en effet, quand il vient habiter en nous, relie ces pratiques vertueuses, aussi mortes que des membres sans vie détachés l'un de l'autre, avec les nerfs de la force spirituelle et il les unifie

dans l'amour envers Dieu; c'est alors qu'il nous rend nouveaux et vivants, de vieux et morts que nous étions, et il n'y a pas pour l'âme d'autre moyen de vivre.

De même, en effet, que notre corps, malade ou non, ne peut, sans âme, se mouvoir ou même avoir la moindre vie, de même l'âme, pécheresse ou non, sans l'Esprit saint, est morte et ne peut absolument pas vivre de la vie éternelle. Car si le péché est l'aiguillon de la mort, le pécheur assurément, une fois touché par lui, est mort; et si personne n'est sans péché – puisque tous ont péché, dit l'Apôtre, et sont privés de la gloire de Dieu –, il est évident que nous tous qui avons péché, nous avons subi la mort et nous sommes cadavres. Considère-toi donc, je t'en prie, toi-même comme mort spirituellement. Dis-moi alors comment tu pourrais vivre véritablement sans être uni à la vie véritable, qui est le saint Esprit, celui par qui tout fidèle est régénéré et revivifié dans le Christ ? «Je suis la vérité, dit-il, et la résurrection et la vie.» Les serviteurs et disciples du Christ sont lumière, vérité et vie, car il est dit : «Celui qui vous reçoit, me reçoit; et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé.» Donc, si nous sommes morts et si lui seul est la vie éternelle, ne disons pas, avant de lui être unis et d'être vivants que nous servons le Seigneur : comment des morts serviront-ils jamais quelqu'un ? Si nous ne l'avons pas revêtu de manière consciente, comme un manteau, ne nous croyons pas délivrés le moins du monde de nos maladies ou des passions qui nous tourmentent.

En effet, pas plus que l'obscurité ne s'enfuit, si la lumière ne se présente pas, la maladie de l'âme n'est pas mise en fuite, si celui qui ôte nos infirmités, ne vient et ne s'unit à nous. Quand il vient, puisqu'il chasse toute maladie et toute infirmité de l'âme, il est appelé santé, parce qu'il nous accorde la santé de l'âme; parce qu'il nous éclaire, il est dit lumière, lui qui est au-dessus de toute lumière; parce qu'il nous vivifie, il est dit vie, lui qui est au-dessus de toute vie; parce qu'il nous entoure entièrement de son éclat, nous enveloppe et nous réchauffe de la gloire de sa divinité, il est appelé vêtement et c'est ainsi que nous disons le revêtir, lui qui est absolument impalpable et insaisissable; parce qu'il s'unit à notre âme sans se confondre avec elle et qu'il la rend tout entière comme lumière, il est dit habiter en nous et s'enfermer en nous, sans être circonscrit. Quel miracle ! C'est donc ainsi que devient tout pour nous celui qui est au-dessus de tout : pain, toit, eau, cette eau dont il a dit autrefois à la Samaritaine que celui qui en a bu n'a plus jamais soif*. Alors, si tu as encore soif, c'est que tu n'as pas encore bu de cette eau, car celui qui en a parlé ne ment pas. Pour moi, j'ai entendu quelqu'un déclarer : «Depuis que le Maître ami des hommes m'a accordé de boire de cette eau à satiété, s'il m'est arrivé de l'oublier et de demander encore à boire, comme si je n'avais pas bu, cette eau même, celle que j'avais bue, jaillissait à l'intérieur de mon cœur et bondissait comme un courant lumineux; et aussitôt je la voyais. C'était comme si elle parlait par ses pulsations en moi et disait : – Ne me vois-tu pas ? Je suis là, avec toi. D'où demandes-tu donc que je te sois donnée et de quel autre endroit viendrai-je encore ? Ne sais-tu pas que je suis pour toujours avec ceux à qui je me serais donnée moi-même une fois à boire et que je deviens en eux une source immortelle ?

Si tu as connu que cela s'est produit aussi en toi, frère, tu es bienheureux. Et si tu as vu le Christ, mais qu'il ne t'ait pas accordé de boire ce breuvage, prosterne-toi, pleure, supplie, lamente-loi, frappe-toi le visage, comme jadis Adam, arrache les cheveux de ta tête; ne te laisse pas aller sur un lit, mais que ton lit soit le sol, n'importe où; ne donne pas à tes yeux sommeil à volonté, ni le moindre repos à tes paupières; ne tourne ton regard vers aucun objet de la terre ou du ciel – à quoi bon désormais et que regarder encore, quand tu vois devant tes yeux le Créateur de toutes choses ? – n'emplis jamais ton ventre d'aliments; ne flatte pas ton palais par la délectation d'une nourriture ou d'une boisson jusqu'à satiété; ne sois pas curieux de ce qui se passe et ne tourne pas les yeux vers ceux qui vivent dans l'indifférence ou le mépris, de peur de tomber dans la présomption ou bien de te mettre à les condamner; mais encore ne va jamais t'asseoir avec eux pour des conversations déplacées; ne va pas çà et là à la recherche des moines de renom, et ne scrute pas leur vie. Si tu as rencontré grâce à Dieu un père spirituel, dis-lui tes affaires, à lui seul; sinon, eh bien ! puisque tu vois le Christ, dirige sans cesse ton regard vers lui et garde-le toujours comme l'unique spectateur de ton abattement et de ton affliction.

Montre-lui, ou plutôt qu'il voie, lui, ton dédain de la propreté, ton extrême pauvreté, ton refus de l'argent. Mais, même si toute la richesse coule un jour à tes pieds ou qu'on y jette un monceau d'or – car cela arrive, par une ruse du Malin, de ses complices et de ses suppôts –, tu refuseras de détourner si peu que ce soit son regard et de le tourner ce côté-là, malgré le prétexte des pauvres qui te donne l'illusion de recevoir et de donner sans péché. Qu'il te voie, lui, frappé sans rendre les coups en retour, injurié et ne rendant pas les injures, insulté et bénissant ceux qui t'insultent, ne cherchant ni gloire, ni honneur, ni repos; en un mot fidèle à toutes les pratiques et mettant tout en oeuvre sans jamais te relâcher ni te retourner en arrière, jusqu'à ce que, pris de

compassion, il te donne à boire ce breuvage redoutable, indicible et impossible à nommer. C'est quand tu l'auras mérité que tu connaîtras ce que nous voulons dire exactement et ce que nous t'expliquons. «Nous parlons sagesse, dit (l'Apôtre), non celle de ce siècle, qui est abolie; mais nous parlons sagesse de Dieu dans le mystère, celle qui est cachée.»

Mais si tu n'as pas mérité de voir le moins du monde le Christ lui-même, qu'as-tu donc à t'imaginer que tu vis ? Qu'as-tu à croire que tu sers celui que tu n'as encore jamais vu ? Ne l'ayant jamais vu et n'ayant jamais mérité d'entendre sa voix, d'où te sera enseignée sa sainte volonté aussi agréable que parfaite ? Si tu dis que tu vas l'apprendre des saintes Écritures, je te pose la question «Comment, toi qui es entièrement mort et gisant dans les ténèbres, pourras-tu l'entendre ou l'accomplir, afin de mériter de vivre et de voir Dieu ?» En aucune façon. Eh quoi ! si nous sommes *morts*, comme dit (l'Apôtre), et si nous vivons dans les ténèbres, comment aurons-nous la force de vivre, ou comment verrons-nous le Christ, la lumière véritable, venu sur terre ? Écoute attentivement et ne cherche pas à te justifier toi-même, mais humilie-toi et dis : Seigneur, toi qui ne désires pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, toi qui es descendu sur terre précisément pour ressusciter ceux qui gisent et qui sont morts des suites du péché et pour les rendre dignes de te voir, toi, la lumière véritable, autant qu'il est possible à l'homme, envoie-moi un homme qui te connaisse, afin qu'en le servant et en me soumettant à lui de toutes mes forces, comme à toi, et en accomplissant ta volonté dans la sienne, je te plaise, à toi, le seul Dieu, et que je mérite ton royaume, moi aussi, pécheur.»

Si donc tu persévères ainsi de toute ton âme et de toute ta force à frapper à la porte, et le prier et le supplier, il ne t'abandonnera pas; par lui-même ou par l'un de ses serviteurs, il t'enseignera tout ce que tu dois faire, et par sa grâce et par la prière de son serviteur il t'accordera la force de l'accomplir. Sans lui, en effet, tu ne pourras rien faire; mais lui, comme je viens de le dire, indéfectiblement deviendra tout pour toi; et s'il n'est pas tout, au moins es-tu en mesure de te trouver, à l'heure du trépas, à la recherche du Christ, au moins es-tu soumis à ses amis et à ses officiers et c'est lui qu'à travers eux tu te trouves servir, au moins est-ce la volonté des serviteurs de Dieu et non la tienne propre que tu accomplis – et c'est encore la volonté de Dieu que celle de ses serviteurs –, au moins es-tu actif et non oisif, dans l'humilité et non dans la présomption. Souviens-toi de ce que j'ai dit : les stratèges et les officiers sont tous, les uns serviteurs, les autres même amis de l'empereur et, par leur intermédiaire, la foule de ceux qui sont sous les ordres de chacun. Ces derniers, bien qu'ils ne voient pas l'empereur et ne le rencontrent pas, espèrent cependant, en accomplissant leur service auprès de leur stratège ou de leur chef, aussi bien que si c'était l'empereur en personne, recevoir de l'empereur par leur intermédiaire des gratifications et des dignités; et ils les reçoivent aussi en mettant en avant, comme médiateurs, leurs propres chefs. Il en est d'autres qui se font un nom par leur courage et leur valeur personnelle et qui sont accueillis par l'empereur, honorés et établis à leur tour comme chefs et intermédiaires pour d'autres; ils méritent alors d'accomplir leur service en présence de l'empereur lui-même, de lui porter et d'entendre sa voix.

Mais si toi, comme j'ai dit, tu n'as pas de ton côté la patience de chercher et de frapper, si tu désires être soumis à des soldats anonymes, c'est-à-dire être un subordonné de dernier rang classé dans les derniers rangs, si tu ne veux pas être au service des chefs spirituels, pourquoi me blâmes-tu de te déclarer mort, ou aveugle, ou infirme, ou défaillant et exclu du service du Christ-Roi ? Mais tu demeures, diras-tu peut-être, dans ta cellule, attentif à toi-même, sans faire aucun tort à personne ? Eh bien ! est-ce que tu admets, toi, une pareille conduite chez ton serviteur ou ton subordonné : qu'il néglige son service près de toi qu'il s'en aille lui aussi s'établir dans une autre cellule, sans porter tort à personne, toi y compris ? Quel autre homme au monde supportera d'entendre cela ? Dans ce cas, comment toi, établi dans ta cellule et assisté par d'autres, dis-tu que tu sers Dieu ? En quoi faisant ? Dis-le ! D'ailleurs si tu te suffisais à toi-même pour tout et si tu subvenais par le travail de tes mains à tous les besoins de ton corps, même alors tu ne devrais pas dire que tu sers Dieu. Le serviteur, en effet, n'est pas félicité du fait qu'il se procure lui-même sa nourriture et son vêtement; s'il ne fournit pas à son maître chaque jour par son travail ce que l'on entend communément par le contrat, il est condamné et puni comme improductif. Dans ce cas, nous qui vivons en indépendants et nous laissons aller au relâchement, à la négligence et à la paresse, qui, non contents de ne rien faire et de ne pas assister les autres, nous indignons, jurons et protestons à tout instant, si les autres ne nous assistent pas, comment pouvons-nous dire que nous servons Dieu et que nous ne faisons de tort à personne ? Autant de fois refuse-t-on de rendre service à d'autres, quand on peut le faire, autant de fois l'on est injuste à leur égard; on devient responsable de ce chef et l'on s'expose à la sentence du Maître qui dit : «Éloignez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et ses anges.» Et après avoir énuméré : «J'ai eu faim» et la suite, il a dit : «J'étais malade, et vous ne

m'avez pas assisté.» Comment donc et avec quel visage le regarderons-nous, quand il viendra examiner les oeuvres de chacun ?

Ne vous y trompez pas ! Dieu est feu, il est venu comme feu et il a jeté le feu sur terre; celui-ci court partout, cherchant une matière à saisir, c'est-à-dire une disposition et une volonté bonnes, pour tomber sur elle et l'enflammer. Chez ceux en qui le feu s'allume, il s'élève avec une grande flamme et il arrive jusqu'au ciel, ne laissant à celui qui est embrasé ni trêve ni repos. Et ce n'est pas de manière inconsciente, comme le pensent d'aucuns à mettre avec les morts, qu'il consume l'âme enflammée, car celle-ci n'est pas matière insensible, mais en pleine sensation et connaissance et dans une douleur insupportable au début, car l'âme est douée de sensation et de raison. Par la suite, après nous avoir purifiés parfaitement de la souillure des passions, ce feu devient nourriture et breuvage, illumination et joie incessante en nous, et il nous transforme nous-mêmes en lumière par participation. Le four que l'on allume est sans doute au début plutôt noirci par la fumée que dégage le combustible, mais lorsqu'il brûle à fond, il devient tout entier translucide et semblable au feu, sans que la fumée lui communique désormais la moindre noirceur. De même exactement, une âme qui a commencé à s'enflammer de l'amour divin aperçoit d'abord l'obscurité des passions, qui s'élève en elle dans le feu de l'Esprit comme une fumée; elle voit comme en un miroir la noirceur que produit en elle la fumée et se désole, puis elle sent que les épines des pensées et le bois mort des préjugés sont en train de se consumer et de se réduire complètement en cendres; lorsque tout cela est enfin anéanti et que l'essence de l'âme seule reste, débarrassée des passions, alors le feu divin et immatériel s'unit aussi à elle essentiellement; aussitôt elle s'enflamme, devient translucide et participe, comme le four, à ce feu sensible. C'est ainsi que le corps, lui aussi, devient un brasier en participant à la lumière divine et ineffable.

Cependant il n'y a aucune chance que cela se produise jamais en nous, tant que nous ne prendrons pas le monde et toutes les choses du monde en horreur et ne perdrons pas jusqu'à notre âme, selon le mot du Seigneur. Il n'y a pas moyen autrement que ce feu s'allume en nous; et ceux qui l'ont reçu, non seulement ont été tout à fait délivrés des maladies de l'âme, mais ont guéri les autres en grand nombre, ceux qui sont malades et infirmes dans leur âme en les retirant des filets du diable pour les offrir en hommage au Maître, le Christ. Après avoir reçu de ce feu divin l'enseignement autorisé de toute science et de tout art ceux-là sont devenus agréables à Dieu dans toutes les démarches de leur conduite et de leur vie : tel était Pierre, l'apôtre divin qui reçut les clés du royaume, tel était Paul qui fut ravi au troisième ciel, et ainsi de suite les divins apôtres; tels étaient également nos saints pères et docteurs porteurs de Dieu, eux qui détruisirent comme épines avec ce feu divin les hérésies, eux qui commandent aux démons comme à des serviteurs bons à rien et débiles – et ceux-ci, leur obéissant avec crainte sont devenus tels et continuent à le devenir –, eux qui aimèrent Dieu au point de ne pas épargner même leur propre vie. Ce sont donc ceux-là et leurs pareils qui sont toujours dits avoir servi et servir Dieu, mais non pas ceux qui sont encore redevables de péchés; ils ressemblent au contraire à de mauvais serviteurs en révolte contre leur propre maître; et ceux qui sont encore tourmentés par les passions ressemblent à ceux qui n'ont pas arrêté de lutter, d'affronter l'adversaire et d'en venir aux mains, tandis que ceux qui n'ont pas encore acquis les vertus et qui luttent pour les obtenir se comparent à ceux dont le corps est mutilé, ou aux pauvres qui n'ont pas leur subsistance assurée, lesquels, passablement frustrés dans les membres et les ressources qui leur manquent, sont loin de subvenir aux besoins d'autrui et de pouvoir le servir gratuitement.

Il est d'ailleurs indispensable, selon la parole de l'Apôtre, de réaliser toute vertu pour achever en nous l'homme parfait selon Dieu, c'est-à-dire ne manquant absolument de rien, et pour recevoir la grâce de l'Esprit, de la part du Christ, le Roi céleste, comme les soldats reçoivent leur ration de celui de la terre. Alors, parce que nous serons désormais hommes parfaits, ayant atteint la stature du Christ et sa mesure, inscrits au nombre de ses soldats et de ses serviteurs, nous pourrons partir en expédition contre les ennemis soulevés, étant donné, comme le dit Paul, le divin apôtre, que personne «ne s'engage dans l'armée à ses propres frais.» Quels sont ces frais dont il parle ? C'est la solde en nature donnée par l'empereur. Si donc nous ne recevions pas nous-mêmes de Dieu le pain qui descend du ciel et qui donne la vie au monde, c'est-à-dire la grâce de l'Esprit – telle est en effet la ration spirituelle dont se nourrissent les soldats du Christ et qui, au spirituel, leur tient lieu d'équipement –, comment, dis-moi, comment partirions-nous dans les rangs de l'armée de Dieu et serons-nous admis au nombre de ses serviteurs ?

Venez donc et levez-vous avec moi, vous tous qui voulez fuir la servitude des passions et vous réfugier près du Christ, le véritable Maître, afin d'avoir le titre de serviteurs; tâchons, nous

aussi, de devenir pareils à ceux dont nous venons de parcourir les rangs. Ne méprisons pas notre salut et ne nous trompons pas nous-mêmes, en essayant de justifier nos péchés par des prétextes de ce genre : il est impossible à un homme de notre génération de parvenir au même état. N'invoquons pas au détriment de notre salut la philosophie, ni la rhétorique, au détriment de nos propres âmes. Car cela est possible, si nous le voulons et à tel point que la volonté seule suffit à nous porter à cette hauteur; du moment que la volonté est prête, dit-on, il n'y a pas d'obstacle. Dieu veut nous faire dieux, d'hommes que nous sommes, mais avec notre consentement et non contre notre gré. Et nous, nous allons nous dérober, en repoussant ce bienfait ? La belle sottise que voilà et quel comble d'aberration et de folie ! Car Dieu désire tellement cela, qu'il est sorti, sans le quitter, du sein du Père béni, qu'il est descendu et venu sur terre pour cela. Si nous le voulons donc, pour notre part, absolument rien ne pourra nous empêcher d'y parvenir; prenons seulement notre élan vers lui par une pénitence fervente, et lui, s'approchant de nous et se contentant d'effleurer notre coeur de son doigt immaculé, il allumera les lampes de nos âmes et il ne les laissera plus jamais s'éteindre jusqu'à la consommation du monde, pour les siècles et au delà, parce qu'à lui conviennent toute gloire, honneur et adoration, maintenant et dans les siècles des siècles sans fin. Amen.